

Rêves baroques et magie blanche

Pierre Enckell

Mais de quelle plante Shakespeare s'est-il inspiré pour imaginer celle qui ensorcelle Tytania et les amoureux ? Se cache-t-elle dans un manuel de botanique de ce siècle baroque fertile en sorcellerie et croyances de toutes sortes ? Ou bien est-elle simplement sortie de l'imagination d'un poète qui espérait bien que les contes de fées ne cesseraient jamais de faire rêver les hommes ?

C'était peut-être une variété de polygone. On disait polygone au xvii^e siècle, mais aujourd'hui, par une sorte de régression, c'est polygonum qui prévaut. Ces polygones-là ne sont pas des figures géométriques, mais des herbes dont les tiges présentent comme des nœuds, de légers angles (le suffixe grec -gone et notre mot genou ont la même origine lointaine).

Et alors ? Eh bien, si j'en crois mon Grand Albert imprimé à Francfort-sur-le-Main en 1580, quand Shakespeare était adolescent, le polygone est proche de la plante dont le lutin Puck utilise le suc comme philtre d'amour en le versant dans les yeux des jeunes gens. Dans son latin de la Renaissance, Albert explique en effet que si quelqu'un boit le suc de la *poligonia*, qui est *multum generans*, très générative, cela le fait *multum coire*, c'est-à-dire coïter beaucoup. Qui plus est, sa racine est excellente pour les *passiones oculorum*. On tire évidemment le latin de notre côté, en voulant voir dans ces derniers mots des passions amoureuses instillées par les yeux, puisqu'il s'agit plutôt d'une vertu médicale, celle de guérir le mal aux yeux. Enfin, le polygonum, herbe du Soleil, est un candidat plus plausible que la suivante dans la liste d'Albert, l'herbe de la Lune, qui *purgat exacerbationes stomachi*, purge les exacerbations de l'estomac...

Mais c'est peut-être aussi une variété de Poliphile. On l'appelle souvent Polyphile, c'est un grave contresens : il n'en aime pas plusieurs, il n'en aime qu'une, la belle Polia, avec un *i*. *L'Hypnerotomachie ou Songe de Poliphile* est un des grands livres de la Renaissance. Rédigé dans un italien latinisé par le moine Francesco Colonna, considéré par certains comme un bréviaire alchimique, cité par Rabelais, inspirant Poussin, enthousiasmant Nerval, c'est plutôt un grand apologue des épreuves de l'amour, un combat en

songe comme le veut son premier titre. Poliphile amoureux se perd dans une forêt, où il rencontre, sinon des fées – notion peu classique –, du moins des nymphes de Vénus qui tour à tour contrarient et favorisent sa quête de Polia. Les détails antiquisants abondent dans le roman. On n'est pas vraiment loin des Grecs de William Shakespeare.

Esprit renaissance et pensée baroque

Shakespeare renaissant ? C'est un peu tard, historiquement parlant. Mais les hommes n'ont pas dit, un beau jour : « La Renaissance est finie, passons à autre chose. » Shakespeare fils de la Renaissance, imprégné de l'esprit renaissant, certes. Et plus encore si l'on ne se borne pas, scolairement, à caractériser cet esprit par l'érudition et l'imitation des modèles gréco-romains, mais si on tient compte de toutes les autres influences que la Renaissance elle-même a subies.

D'ailleurs, Shakespeare est peut-être baroque, plutôt. Cette notion-là n'a pas encore vraiment de statut scolaire. Elle s'applique environ aux dernières années du xvi^e et à la première moitié du xvii^e siècle, notre homme y trouve donc naturellement sa place. C'est un monde mouvant, fluctuant, entre rêve et réalité, parfois morbide, parfois aérien, où la raison vacille, où l'apparence trouble le jugement. Le théâtre, lieu suprême de l'illusion, est son vecteur préféré avec la poésie. Dans *l'Arimène* de Nicolas de Montreux (1597), nous dit Jean Rousset, un magicien « déchaîne ses lutins, hypnotise l'héroïne, la rend amoureuse »... La scène foisonne d'enchanteurs, on en trouve

*Yvonne Lea (Hippolyta)
et Peter Coleman-Wright (Thésée).
Production de Robert Carsen et Michael Levine,
Festival d'Aix-en-Provence 1991. C. Masson/Enguerand.*



jusque dans *L'illusion comique* de Corneille, ce classique (comme disent les programmes scolaires), mais bien plutôt ce Baroque ou ce fils du baroque.

Mais les enchantements existaient déjà dans l'*Hypnerotomachie* ? Mais ils existaient déjà au Moyen Âge et dans l'antiquité, mais les hommes ont toujours rêvé, en dormant ou tout éveillés. Et de leurs songes ils ont toujours tiré une double mouture, les orientant soit vers la raison (la révélation, le présage), soit vers le délire (le fantasme, l'imaginaire). Nous-mêmes n'en sommes pas plus exempts, avec d'une part la psychanalyse et les cartomanciennes, de l'autre, par exemple, les drogues et le cinéma fantastique. Seulement nous savons, ou nous croyons savoir que ces réalisations appartiennent à des ordres différents. Ce qui ne nous empêche pas de faire appel, alternativement, aux unes et aux autres. C'était probablement ainsi il y a quatre cents ans déjà.

Mais allez savoir comment les gens pensaient à l'époque de Shakespeare, quand nous avons déjà tant de mal à sérier nos propres pensées ! L'excellent historien Lucien Febvre a consacré tout un gros volume à la pensée religieuse de Rabelais et de ses contemporains, et se plaint : « Les hommes du XVI^e siècle bouillonnent d'idées et tout leur siècle avec eux. Mais d'idées confuses qu'ils ne savent traduire nettement, qu'ils ne trouvent pas de mots pour illustrer clairement ; d'idées courtes, qu'ils ne savent étoffer, prolonger, orchestrer ». On se demande si l'analyse vaut exclusivement pour le siècle en question, et si la notion d'idées claires n'est pas illusoire. Que penseront nos descendants de nos propres idées, en constatant que nous faisons un triomphe, au moment où j'écris ces lignes, au film *Hook* où s'opposent Peter Pan et le capitaine Crochet ? Shakespeare croyait-il à ses pièces ?

Où les songes sont mensonges

Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? demandait Paul Veyne il y a une dizaine d'années dans le titre d'un essai stimulant. Et de répondre que oui et que non. Une idée n'est pas une vérité, elle ne peut faire un mensonge d'une autre idée. La coexistence de diverses conceptions mentales, apparemment contradictoires, est parfaitement normale. Oui, Shakespeare et son public croyaient aux enchanteurs, aux philtres d'amour, aux hommes à tête d'âne, aux fées et aux lutins nordiques dans les forêts grecques ; tout cela les aidait à penser, à s'exprimer, à se connaître. Non, ils n'y croyaient pas, bien entendu, qui donc est assez fou pour croire que le théâtre représente la réalité du monde ?

De même, nous demandons à la fiction de la vé-

rité, et de l'imaginaire aussi bien. Parmi les sources du *Songe d'une nuit d'été*, les spécialistes citent *L'Âne d'or* d'Apulée et les *Contes* de Chaucer, la *Vie des hommes illustres* de Plutarque et *La Découverte de la sorcellerie* de Reginald Scot – ce dernier ouvrage, pour compliquer les choses, étant présenté comme une étude scientifique. De même qu'*Henry V*, *Macbeth* est une histoire de roi en guerre : est-elle plus vraie, moins vraie ? Les sorcières rendent-elles la pièce irréaliste, ou aident-elles à mieux comprendre la malédiction du pouvoir ? Obéron et Puck attestent-ils des croyances magiques chez les Élisabéthains, ou leur reconnaissance des puissances de l'allégorie ?

Il se peut, je n'en sais rien, que le polygone évoqué tout à l'heure ait de réelles vertus médicinales sur les maladies des yeux. Il se peut aussi que, si on y croit assez fort, cette même herbe aide à la bandaison, à *multum coire*. À supposer que ce fût le cas, on ne pourrait appeler l'un de ces effets vrai, et l'autre faux. À cet égard, ils ont la même valeur. D'ailleurs bénéfique. On serait mal venu de s'en plaindre.

Le songe, pour en revenir à lui, embrouille et débrouille à la fois. Les rêves des analysants de Freud ébranlent leurs certitudes. Ils ne sont sûrement pas non plus aussi univoques que le croit le docteur. Il y a une chose de certain, c'est que rien n'est bien certain.

Cela, les Baroques les savaient à merveille. « Est-il rien de plus vain qu'un songe mensonger », demande Jean-Baptiste Chassignet en 1594, au moment où Shakespeare écrit vraisemblablement son *Songe* à lui, « Un songe passager, vagabond et muable ? La vie est toutefois au songe comparable, Au songe vagabond, muable et passager »...

La Vie est un songe dira l'Espagnol Calderón quelques années plus tard, tout n'est qu'apparence, tout n'est que mirage. Illusion dramatique pour Calderón, illusion comique pour Corneille, illusion – quoi ? – féérique pour Shakespeare, illusions, déguisements, délires encore chez tant de dramaturges moins connus. Nous les découvrons parfois à l'occasion d'une réédition, et nous nous exclamons : comme c'est curieux ! *Les Folies de Cardénio* par Pichou, *Les Songes des hommes éveillés* par Brosse, mais cela ne ressemble pas du tout au *Cid* ou à *Phèdre* ! Eh non.

Ordre et désordre amoureux

Parmi tous les songes, c'est sans doute le rêve amoureux qui est le plus fort (à moins que ce ne soit la déception qui s'ensuit). « La nuit passée en mon lit je songeais Qu'entre mes bras vous tenais nue à nu », écrit Clément Marot. Et Ronsard : « Je fusse mort d'ennui sans ta forme douteuse, Qui vient par une feinte alléger mon amour, Et faisant,

toute nue, entre mes bras séjour, Me pipe doucement d'un joie menteuse »... Et Théophile de Viau, tout aussi poète mais plus grivois, dont la belle retourne du séjour des morts : « Son ombre dans mon lit se glissa toute nue », avant de repartir en disant : « Comme tu t'es vanté d'avoir foutu mon corps, Tu te pourras vanter d'avoir foutu mon âme » ! Baudelaire appréciait beaucoup ce sonnet.

Le Songe d'une nuit d'été est amoureux, bien sûr, mais il ne mène pas immédiatement au bonheur suprême ; les caprices de l'amour et du hasard en décident autrement. Lysandre croyait aimer Hermia, et se retrouve enflammé pour Héléna ; l'aérienne Tytania, reine des elfes, lâche son mari pour Bottom le difforme ; il faut d'autres interventions magiques pour que tout revienne dans l'ordre.

Où dans le désordre ? Qui aime qui, finalement, dans la partie carrée Héléna-Démétrius-Hermia-Lysandre ? Qui nous dit, au fond, que la passion de Tytania pour Bottom était illusoire, et qu'elle lui préfère le bel Obéron ? Qui connaît les lois de l'amour ? Où est la vérité ? Peut-être ces amants ont-ils connu un bonheur ineffable sous l'effet du suc de polygone, avant de retomber dans un état moins enchanteur. Ou peut-être les deux types de rapports, le réel et le rêvé, sont-ils nécessairement complémentaires... Allez savoir. Allez fouiller dans le cœur des amants.

La typologie baroque de Jean Rousset, dans un bel ouvrage peu connu, *La Littérature de l'âge baroque en France : Circé et le paon*, ou dans son *Anthologie de la poésie baroque française* (plus souvent rééditée), comprend des catégories telles que « L'Eau et le miroir », « La Nuit et la lumière », « La Flamme et la bulle », « La Métamorphose et le déguisement », mais surtout, fondamentale, « L'Inconstance ». Les serments sont écrits sur le sable, notre esprit n'est que vent, le chagrin succède à la joie, les amants se séparent, les feux s'éteignent aux environs de l'an 1600 comme au temps des *Feuilles mortes*. « Elle aime, et n'aime plus, et puis elle aime encore », écrit Scudéry. « Je veux la liberté dans le milieu des fers », exige Alidor dans *La Place royale* de Corneille, encore lui. *Le Songe* de Shakespeare est une grande intrigue d'inconstances, à bien y regarder. Quoi, il suffit d'un geste, d'une petite goutte dans l'œil pour que tout change ! Comment, après une nuit de sommeil on se réveille soudain avec d'autres désirs !

On savait tout cela auparavant, bien entendu. Éros a de nombreuses flèches à son arc, et peut tirer à répétition sur la même cible. La littérature respectable, cependant, voulait l'ignorer. Poliphile l'amant de Polia est aussi fidèle à sa belle que l'étaient les preux chevaliers de la Table ronde. L'infidélité ressortissait plutôt au cocasse, au bas comique, à Boccace, au *Roman de Renart*,

aux farces. Le génie de Shakespeare, c'est d'en faire une comédie à la fois noble et légère, en utilisant à bon escient tous les ressorts de la magie blanche. Plus tard, les auteurs de théâtre n'auront même plus besoin de philtres et de lutins pour mettre en scène les variations du cœur. Mais Marivaux et Beaumarchais appartiennent à une toute autre époque.

Ici, le cadre est encore celui qu'a évoqué en 1991 Françoise Joukovsky dans ses *Songes de la Renaissance*. Et comment savoir, se demandera-t-on, à quoi songeaient nos ancêtres, alors que nous ignorons comment ils pensaient à l'état de veille ? Mais par le moyen que nous utilisons ici même, l'analyse des rêves transcrits par les écrivains, et que nous confrontons à nos propres notions. On ne peut pas faire mieux, semble-t-il, même si la méthode comporte des hasards. Mais le fait même que les auteurs d'une période y fassent si souvent référence signifie bien qu'ils accordaient une importance à leurs songes. Et l'interrogation quant à leur fiabilité n'est que trop intense, quand on constate le nombre de malheureuses convaincues de sorcellerie parce qu'elles avaient fait d'étranges voyages nocturnes.

Imagination baroque et esthétique moderne

C'est cette prise de conscience, cet accent mis sur tout ce qui fluctue et s'évapore et s'enfuit, cet émerveillement devant les nuées de l'imagination, cette insécurité quant à la permanence des choses aussi bien qu'à celle des sentiments, cette ouverture à l'inconscient pourrait-on presque dire, qui caractérise la mouvance baroque. Et qui apparaît au début de ce que nous appelons les temps modernes. Il peut sembler étrange, à première vue, que l'accès au moderne soit accompagné – entre autres, je le veux bien – d'une telle poussée d'imaginaire et d'irrationnel. Mais rien n'est simple, et une métamorphose en accompagne une autre. L'abandon de vieilles certitudes, étroites mais rassurantes, ne peut que donner naissance à de nouvelles doutes...

Au moment où les historiens d'art et de littérature commençaient à cerner, voici soixante ans environ, la période esthétique qu'ils appellèrent baroque, on souleva une objection. L'ordre et le désordre n'avaient-ils de tout temps coexisté ? On peut se demander aussi si les hommes n'ont pas rêvé depuis leur apparition sur terre. La question n'est pas sottise, mais la réponse s'impose aussi : puisqu'il n'existe qu'un *Songe d'une nuit d'été*, il faut bien une raison pour qu'il ait été écrit vers la fin du XVI^e siècle – la même raison, peut-être, pour laquelle nous l'apprécions tant, en cette fin incertaine et mouvante du XX^e. ■